

# Le Seignadou

*Le signe de Dieu*



FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

PRIEURÉ SAINT-JOSEPH-DES-CARMES

11290 - MONTRÉAL-DE-L'AUDE

Téléphone : 04 68 76 25 40

**Février 2024**  
**TEMPS DU CARÊME**

## L'éditorial

---

### L'acédie

#### Mais qu'est-ce que c'est ? Pourquoi en parler ?

L'acédie est une forme de tristesse accablante qui produit dans l'esprit de l'homme un profond abattement, une véritable désolation de l'âme. C'est une « dépression », telle que toute forme d'enthousiasme, de véritable envie, se transforme et se focalise en un seul et unique désir : celui de ne plus rien faire, de cesser le combat.

Saint Thomas d'Aquin la définit comme « une torpeur de l'esprit qui ne peut entreprendre le bien ». C'est en définitive une tendance qui plonge l'âme dans une grande lassitude lui procurant un dégoût pour les exercices spirituels et pour le bon respect des exigences de la religion. Elle affecte donc de façon particulière l'exercice de notre vie chrétienne.

Il nous faut être vigilant parce que ce défaut, car il s'agit bien d'un défaut, est un mal qui peut entraîner de lourdes conséquences s'il n'est pas combattu. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire d'en parler.

Saint Grégoire l'affirme : « Personne ne peut rester longtemps sans plaisir, en compagnie de la tristesse ». Ainsi en est-il de la nature humaine et nous constatons qu'une personne triste aura de toute évidence une tendance à s'écarter de ce qui lui cause de la peine, pour se tourner vers d'autres activités dans lesquelles elle va espérer trouver du plaisir, de la joie.

Mais cela est bien plus vrai encore, pour l'homme qui souffre d'acédie. Cette langueur si pesante, qui l'empêche d'exercer ses activités, est une telle source de tourments qu'il cherchera, plus que nulle autre, à fuir cette tristesse. Or, comme le dit Aristote : « Ceux qui ne peuvent goûter les joies spirituelles se portent vers les joies corporelles. ». Ainsi, non seulement ceux qui traversent cette épreuve auront tendance à abandonner leur vie de prière, voire la pratique religieuse, la détestant même parfois, mais ils se porteront vers les choses extérieures qui procurent du plaisir et soulagent cette tristesse. C'est l'évasion vers les plaisirs défendus de toutes sortes : allant du vagabondage de l'esprit à la mauvaise curiosité, en passant par la médisance voire la calomnie ; de la mauvaise curiosité au rejet de tout précepte moral. C'est le triste sort des âmes qui abandonnent Dieu.

#### Quelques causes

##### *Le Démon*

Mais d'où vient cette désolation, cette lassitude, ce dégoût, ce sentiment de tristesse qui semble vouloir parfois nous envahir ? Les causes de cet état sont bien diverses et parfois concourantes. Si la tiédeur de nos vies favorise bien évidemment l'acédie et mérite que l'on s'y attarde (ce que nous ferons en suivant les considérations du Père Hyacinthe-Marie Cormier O.P. dans l'article suivant), il est d'autres causes plus subtiles

auxquelles il est nécessaire de prêter attention.

Il y a d'abord, en premier lieu, le démon, bien évidemment. Ce dernier, dans sa haine de Dieu et des âmes ferventes se servira de toutes « les causes secondes », c'est-à-dire de nos faiblesses humaines, de nos fragilités, de notre environnement de vie, de nos peines, etc., pour agir sur notre imagination, amplifier nos misères et nous faire sombrer dans le découragement.

Le discernement des esprits, si cher à Saint Ignace, est riche d'enseignements pour nous sur « les techniques » que Satan utilise pour nous faire chuter et tomber gravement dans le péché.

Ainsi, pour celui qui vit habituellement dans le péché mortel, le démon agira de manière grossière en suscitant des plaisirs apparents pour mieux l'enchaîner à ses péchés. Mais pour les âmes ferventes qui vivent en dehors du péché mortel et qui s'efforcent de lutter contre le péché véniel et demeurent fidèles à Notre Seigneur Jésus-Christ, alors Satan agira d'une manière « diablement » plus subtile pour essayer de les troubler, de les attrister et de leur faire perdre la paix de l'âme.

N'oublions pas que Satan est le père du mensonge. Il cherchera à détruire, chez ces belles âmes fidèles, toute forme d'enthousiasme dans leur vie chrétienne, en suscitant par des faux raisonnements la crainte et l'angoisse dans leur cœur, crainte sur leurs fautes passées, pourtant bien accusées et absoutes en confession, angoisses sur l'avenir ou angoisse de ne pas accomplir parfaitement son devoir d'état. Toutes ces attaques du démon sont « monnaie courante » sur les tempéraments quelque peu craintifs.

Satan crée, en définitive, toutes les conditions nécessaires pour troubler et agiter notre âme, pour mieux la détourner de son devoir premier. Ainsi, au lieu de travailler à corriger les quelques défauts et imperfections de son comportement, au lieu de veiller à intensifier la contrition de son imperfection et d'honorer la divine Miséricorde qui nous a tant remis, notre cœur se focalise sur ce trouble et en reste comme paralysé au point de ne plus entreprendre aucune réforme, au point de désespérer de son salut.

La prière devient ainsi une corvée, sans es-

pérance ; la vie spirituelle, un pensum fastidieux et rebutant. Mais n'oublions pas que Satan est et reste un menteur, le maître en la matière, si tant est que l'on puisse parler de maîtrise, et le trouble et le doute font partie de ses artifices. Il s'agit donc de les rejeter comme l'on rejette les tentations d'impureté.

Le trouble, la complexité, ne sont pas de Dieu. Le Bon Dieu veut que les âmes vivent en paix. C'est la paix intérieure, la paix de l'âme, loin de tout trouble, de toute crainte, de toute angoisse.

### ***Le manque de discernement dans les tentations***

Il y a ensuite, comme autre source de cette tristesse spirituelle, le manque de discernement entre « la tentation et le péché », et de la même manière « la culpabilité face aux tentations ».

L'âme se croit pécheresse dans la tentation même et considère alors la fidélité à Dieu comme impossible. La vie spirituelle la décourage. Ce fut le cas de Luther, qui, assommé par la crainte conséquente à cet état, a tout simplement inventé une autre religion pour se libérer de son erreur ! Quelles ne sont pas les conséquences de cette funeste entreprise !

Il s'agit donc de bien distinguer. Qu'est-ce que la tentation ? La tentation est une sollicitation au mal, un mouvement intérieur, excité en nous, pour nous porter au péché. Ainsi, la tentation n'est pas un péché. C'est le consentement qu'on y donne qui est péché. Il est donc absolument fondamental de différencier la tentation du péché. Il y a comme une gradation de la tentation au péché qu'il faut bien percevoir afin de ne pas se troubler sans raison. « Sentir ou consentir » là est la véritable question !

Il y a d'abord la suggestion ou simple proposition qui est la représentation du péché offerte à notre esprit. C'est une sollicitation au mal, mais dès lors qu'on n'y consent pas, il n'y a pas de péché. Il y a ensuite la délectation non délibérée produite par cette suggestion au mal. C'est une sorte de complaisance ou de plaisir ressenti à la suite de cette proposition, fruit de notre pauvre concupiscence. Quelque violente qu'elle soit, tant qu'elle n'est pas pleinement délibérée et pleinement volontaire, elle n'est pas un péché même si elle reste une imperfection. Il y a enfin

le consentement à la tentation, l'étape qui constitue le péché, victoire du démon par notre adhésion de la volonté au mal suggéré. Le plaisir désordonné offert par la suggestion est librement désiré, voulu, accepté et consenti avec pleine avvertance. C'est le péché.

Il est fondamental de bien distinguer cette gradation de la tentation au péché, car bien distinguer, c'est, comme nous l'avons dit, soulager de nombreuses consciences qui vivent dans la vraie crainte du péché.

Pour ceux qui s'efforcent habituellement de renoncer au péché, il ne faut surtout pas se troubler s'il y a un doute dans le consentement. Ce doute provient le plus souvent d'une délectation non délibérée. Le péché ne réside pas dans le fait de ressentir une délectation. Ne pas sentir la tentation n'est pas en notre pouvoir. Le péché, lui, réside dans le consentement lequel suppose notre liberté morale et dépend absolument de notre volonté.

### ***Le manque d'Espérance et de confiance en Dieu***

Dans la liste des causes de tristesse spirituelle, il faut encore ajouter le manque de recours réel à Dieu. Nous comptons trop souvent, pour ne pas dire constamment, sur nos propres forces, sans nous appuyer sur Dieu, sans qui nous ne pouvons rien faire. Très vite nous comprenons qu'il est absolument impossible de résister à toutes les sollicitations du monde. C'est alors l'abandon du combat.

Certes nous avons raison en pensant que les sollicitations du monde ou du démon dépassent largement notre capacité de résistance mais nous oublions que, si ces sollicitations dépassent notre nature, c'est précisément parce que Dieu nous apporte un secours surnaturel : la grâce. Nous nous appuyons sur nous-mêmes, au lieu de nous appuyer sur Dieu. N'oublions pas que le Bon Dieu ne permet pas « que nous soyons tentés au-

dessus de nos forces ».

En définitive, c'est un manque dans la vertu d'Espérance. C'est un péché qui nous paralyse et nous rend défiant envers l'amour du Bon Dieu. Oh ! Ce n'est pas le péché le plus grave, mais c'est le péché le plus dangereux parce qu'il nous fait oublier Celui qui est notre force. Il est si dangereux que Saint Isidore a pu dire : « Quand on commence à désespérer, on commence à descendre en Enfer ! ». Pourquoi des mots si durs ? Parce que, quand on commence à désespérer, on commence à oublier le motif et la certitude de notre victoire, l'objet de notre vie. On vit en regardant dans le vide, et en perdant l'équilibre, alors qu'il faut élever son regard vers le Ciel, tout en gardant les pieds sur terre.

A chaque jour suffit sa peine, parce qu'à chaque jour correspond la grâce de Dieu pour dépasser les obstacles et nous aider à supporter les croix, aussi lourdes soient-elles. L'Espérance, c'est la certitude de cette grâce et non pas l'attente de cette grâce. Fort de l'Espérance, les obstacles n'existent que pour être surmontés.

Alors ne nous laissons pas prendre dans ce filet du trouble, de l'angoisse, du désespoir qui engendre la tristesse de l'âme. Oh ! Certes, nous sommes faibles, peu nombreux, peu puissants. Mais notre force, notre nombre, notre puissance, c'est Dieu en qui tout est possible. Notre courage s'ancre en Dieu à qui rien ni personne ne peut résister.

Comme le disait si bien le Padre Pio : « Seigneur, j'abandonne mon passé à Votre miséricorde, mon présent à Votre amour, mon avenir à Votre Providence ! » Puissent ces paroles être les nôtres, dans un abandon total à Dieu, notre unique Espérance.

*Abbé Gonzague Peignot +*



## L'homme fervent et l'homme tiède

par le Père Hyacinthe-Marie Cormier O.P.

Les considérations ci-dessous sont écrites pour des religieux, mais s'appliquent, moyennant quelques adaptations, à n'importe quel chrétien. Il s'agit en effet des symptômes de la tiédeur, symptômes à connaître car, bien souvent, il nous arrive d'être malades, sans même pourtant le savoir.

« L'homme fervent observe sa règle jusque dans les choses les plus petites : car la moindre appréhension de déplaire au divin Maître suffit pour le décider à tout. – Un homme tiède, au contraire, viole souvent sa règle, se dispense, autant qu'il le peut, des exercices prescrits, n'aime ni l'oraison, ni l'étude ni la lecture spirituelle ; il est très sensible aux jugements humains et perd son temps en mille futilités.

Un homme fervent trouve ordinairement du plaisir à son devoir d'état, et, s'il rencontre parfois des peines, il ne s'en rebute point ; car sa ferveur change ses peines en bonheur, par l'onction qu'elle répand dans son âme. Elle lui fait même ajouter aux œuvres d'obligation des oraisons, des austérités et des pratiques de dévotion qu'il s'impose à lui-même, avec la permission de son confesseur ou de son supérieur. Aussi est-il toujours content, et n'a-t-il que des manières douces et gracieuses, même à l'égard de ceux à qui il pourrait causer de la peine. - Un homme tiède regarde les pratiques de son état comme un joug insupportable. Il en souffre toute l'amertume sans en ressentir la douceur et sans en avoir le mérite. Il est donc toujours à charge à lui-même, et ne peut s'empêcher de le laisser connaître au dehors.

Un homme fervent se maintient dans une grande pureté de conscience, et ne commet, de propos délibéré, aucune faute volontaire, même vénielle : il évite pour cela les moindres occasions capables de porter au mal et de le détourner de la perfection. – Un homme tiède ne sait pas se résoudre à fuir les occasions, ne voulant pour cela se donner aucun mal ; il commet continuellement des fautes volontaires, et parfois, elles sont si considérables, c'est à se demander s'il n'est pas en état de péché mortel.

Un homme fervent, quelque progrès qu'il ait fait, travaille toujours à s'avancer dans la sainteté, comme le prescrit le grand Saint Augustin : « Ajoutez toujours, marchez toujours, profitez toujours, ne restez pas en chemin ». (*Sermon sur les paroles des apôtres*) – Un homme tiède ne se met nullement en peine de devenir meilleur, il ne profite pas des occasions d'avancer, et fait semblant de ne pas les apercevoir. Son état est voisin de la mort, et il n'appréhende rien, tant il est aveuglé : *Vicina morti labes, torpor animarum : C'est une ruine semblable à la mort que la torpeur de l'âme.*

Un homme fervent est le soutien de la régularité ; par son exemple il entretient les saintes traditions, l'exactitude à tous les exercices ; sa présence maintient les autres dans le devoir. – Un homme tiède est le destructeur de la régularité. Les points de la règle jadis en vigueur ne s'observent plus qu'imparfaitement, les saintes coutumes s'abolissent peu à peu, les abus s'introduisent, la discipline et le bon ordre se relâchent. Il entraîne avec lui ceux qui sont disposés à la négligence, et il est capable, à la longue, de gâter toute une maison, surtout s'il est recommandable par son âge, ou s'il est homme de crédit, de talent, de mérite humain. Le malheureux ne scandalise pas seulement des enfants, de simples fidèles, mais des âmes privilégiées, des âmes qui devraient être le salut du monde ! N'est-ce pas là une responsabilité effrayante ?

### Prière

Je vous demande, ô mon Dieu, la grâce de n'être jamais du nombre des âmes tièdes, mais de celui des âmes ferventes. Si je n'ai pas encore la ferveur que je devrais posséder, ni même celle que j'avais dans les premières années de ma conversion, m'étant relâché par un effet de ma faiblesse et de mon inconstance, je n'en mettrai que plus d'application à Vous prier de fortifier l'une, de fixer l'autre, et à supplier tous Vos Saints d'intercéder près de Vous pour que je ne tombe pas dans la torpeur spirituelle. »



## Culte et dévotion au Sacré-Cœur de Jésus

### ***Lettre Encyclique « Haurietis aquas in gaudio » du Vénérable Pape Pie XII, en date du 15 mai 1956.<sup>1</sup>***

1. « Vous puiserez des eaux avec joie aux sources du Sauveur. » Par ces mots, le prophète Isaïe, en se servant d'images expressives, prédisait ces dons de Dieu multiples et surabondants que l'ère chrétienne allait apporter. Ces mots, disons-Nous, Nous viennent spontanément à l'esprit, au moment de célébrer le centenaire du jour où Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, Pie IX, descendant volontiers aux vœux qui affluaient de tout le monde catholique, ordonna de célébrer la fête du Sacré-Cœur de Jésus dans l'Église universelle.

2. A la vérité, il est impossible d'énumérer les dons célestes que le culte rendu au Sacré-Cœur de Jésus répand dans les cœurs des fidèles : il les purifie, les ranime par ses divines consolations et il les entraîne à l'acquisition de toutes les Vertus. C'est pourquoi, Nous souvenant du mot très sage de l'apôtre saint Jacques : « *Tout beau présent, tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières* », Nous voyons à bon droit, dans ce culte même, qui plus ardent que jamais prospère dans le monde entier, le don inestimable que le Verbe incarné et notre divin Sauveur, en tant que médiateur unique de grâce et de vérité entre son Père céleste et le genre humain, a communiqué à l'Église, sa mystique Épouse, dans le cours de ces derniers siècles, où il lui faut surmonter tant de difficultés et supporter tant d'épreuves. Grâce à ce don inestimable, l'Église peut en effet manifester une charité plus ardente à l'égard de son divin Fondateur et, pour ainsi dire, réaliser plus largement cette exhortation que, nous dit saint Jean l'Évangéliste, Jésus proféra lui-même : « *Le dernier jour de la fête, le plus solennel, Jésus debout, s'écria : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, Celui qui croit en moi, comme l'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein". Il disait cela de l'Esprit*

*que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui* ». Il n'était pas difficile pour ceux qui l'entendaient parler, de rapporter ces mots, par lesquels il promettait une source d'eau vive qui devait naître de leur sein, aux paroles des saints prophètes Isaïe, Ézéchiël et Zacharie dans leurs prédictions du règne du Messie, ou encore à cette pierre symbolique d'où l'eau jaillit miraculeusement sous la verge de Moïse.

3. La charité divine tire sa première source du Saint-Esprit, qui est l'Amour personnel tant du Père que du Fils au sein de l'auguste Trinité. C'est donc très justement que l'Apôtre des nations, faisant comme écho aux paroles de Jésus-Christ, attribue l'effusion de la charité dans les âmes des fidèles à cet Esprit d'amour : « *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* ».

4. Ce lien très étroit que les Saintes Écritures affirment intervenir entre la divine charité, qui doit brûler dans les cœurs des chrétiens, et l'Esprit-Saint – qui est essentiellement Amour – nous dévoile à tous, Vénérables Frères, la nature intime elle-même de ce culte que l'on doit rendre au très saint Cœur de Jésus-Christ, car, s'il est manifeste que ce culte, si nous considérons sa nature particulière, est **l'acte de religion par excellence** – puisqu'il requiert de notre part une volonté pleine et absolue de nous vouer et consacrer à l'amour du divin Rédempteur, dont son Cœur transpercé est le vivant témoignage et le signe, – de même il est également manifeste, et dans un sens encore plus profond, que ce même culte suppose avant tout que nous rendions amour pour amour à ce divin Amour, En effet, du fait seul de la charité découle cette conséquence que les cœurs des hommes se soumettent pleinement et parfaitement à l'autorité suprême du Seigneur, puisque, en réalité, le sentiment de notre amour

1- Traduction de la *Documentation Catholique* d'après le texte latin de *l'Osservatore Romano* du 19 mai 1956.

s'attache à la volonté divine au point de ne faire qu'un en quelque sorte, selon ce qui est dit : « *Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un esprit* ».

5. Pourtant, bien que l'Église ait eu et ait encore en telle estime le culte du Cœur très saint de Jésus, au point qu'elle prend soin de le propager et de le faire prospérer dans les peuples chrétiens du monde entier, et qu'elle s'efforce, en outre, de tout son pouvoir, de le défendre contre les attaques du *naturalisme* et du *sentimentalisme*, il est néanmoins bien regrettable que dans les temps passés, et même de nos jours, ce culte très noble ne jouisse pas d'une égale estime et d'un égal honneur près de quelques chrétiens, même parfois de la part de ceux qui font montre de zèle pour la religion et l'acquisition de la sainteté.

6. « *Si tu savais le don de Dieu* ». Par ces mots, Vénérables Frères, Nous, qui par un secret conseil de Dieu avons été choisis comme gardien et dispensateur de ce trésor de foi et de piété que le divin Rédempteur a confié à son Église, conscient du devoir de Nouvelle charge, Nous avertissons tous ceux qui, bien qu'étant Nos fils, et bien que le culte du Sacré-Cœur de Jésus, triomphant, pour ainsi dire, des erreurs et de l'indifférence des hommes, se répande dans son Corps mystique, cèdent aux préjugés et opinions et vont parfois jusqu'à estimer ce culte moins adapté, pour ne pas dire nuisible, aux nécessités spirituelles de l'Église et de l'humanité, les plus urgentes à l'heure actuelle.

Il n'en manque pas en effet qui, parce qu'ils confondent et mettent sur le même plan la nature supérieure de ce culte avec les formes particulières et diverses de dévotion que l'Église approuve et favorise sans les commander, pensent que ce culte est quelque chose de superflu que chacun peut pratiquer ou non à son gré ; certains vont jusqu'à prétendre que ce culte est importun et de peu d'utilité, voire même tout à fait inutile pour ceux qui militent pour le règne de Dieu, principalement dans le but de travailler, en y consacrant toutes leurs forces, leur temps et leurs ressources, à la défense et propagation de la vérité catholique, à la diffusion de la doctrine sociale chrétienne et à la multiplication des actes de religion et des œuvres qu'ils estiment beaucoup plus nécessaires à notre époque.

Il n'en manque pas enfin qui, bien loin de voir dans ce culte une aide efficace pour rénover

et réformer honnêtement les mœurs chrétiennes, tant dans la vie privée des individus que dans les familles, y voient plutôt une piété plus nourrie de sensibilité que d'esprit et de cœur, et pour cela plutôt digne des femmes ; car ils y voient quelque chose qui ne convient guère à des hommes cultivés.

7. Il y en a encore, d'autre part qui, du fait qu'ils considèrent que ce culte fait appel surtout à la pénitence, à l'expiation et aux autres vertus qu'on déclare « passives » parce que privées apparemment de fruits extérieurs, ne l'estiment pas propre à ranimer la spiritualité de notre époque à qui incombe le devoir d'entreprendre une action franche et d'envergure pour le triomphe de la foi catholique et la défense vigoureuse des mœurs chrétiennes. Car ces mœurs, de nos jours, comme tout le monde le sait, se trouvent facilement entachées des erreurs de ceux qui pratiquent l'indifférence pour toute forme de religion, sans que leur esprit distingue le vrai du faux, et sont malheureusement pénétrés des principes du matérialisme athée et du laïcisme.

8. Qui ne voit, Vénérables Frères, que de telles manières de penser sont en totale opposition avec les déclarations qu'ont faites solennellement de cette chaire de vérité Nos Prédécesseurs, en approuvant le culte du Sacré-Cœur de Jésus ?

Qui oserait déclarer inutile et moins adaptée à notre présente époque cette piété que Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, Léon XIII, a déclaré être « *la forme de religion la plus estimable ?* » **et il ne doutait pas qu'on y trouvât un remède capable de guérir les maux qui, de nos jours mêmes, et sans aucun doute d'une manière plus ample et plus aiguë, inquiètent et font souffrir les individus et la société.** « *Cette consécration qu'à tous Nous conseillons, sera pour tous d'un grand profit* », disait-il. Et il y ajoutait cet avertissement et cette exhortation qui se rapportent au culte même du Sacré-Cœur de Jésus : « *De là cette virulence des maux qui nous accablent et nous pressent vivement de demander le secours de Celui-là seul qui a pouvoir de les éloigner. Qui peut-il être Celui-là, sinon Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ?* » *Car il n'est sous le ciel aucun autre nom, parmi ceux qui ont été donnés chez les hommes, qui doive nous sauver* ». *Il faut donc recourir à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie* ».

(...)

## VIE DE L'ÉCOLE ET DU PRIEURÉ

### *Carnet paroissial*

#### **Sont devenus enfants de Dieu par le baptême :**

- Pauline **Fuentes**, fille de M. et M<sup>me</sup> Fuentes, le 20 janvier 2024 ;
- Inès **Orgeret**, fille de M. et M<sup>me</sup> Orgeret, le 20 janvier 2024.

#### **Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique :**

- Monsieur Etienne **Hurpeau**, le 12 janvier 2024, à Saint-Joseph des Carmes ;
- Madame Marie **Bruel**, le 13 janvier 2024, à la Chapelle du Sacré-Cœur de Castres.

*Prions pour le repos de leur âme !*

### ***Chronique du mois de janvier 2024***

Les fêtes de Noël ont mis en évidence que notre église devient décidément trop petite. L'assistance était si nombreuse que beaucoup ont dû peiner avant de trouver une place, quand d'autres sont restés debout. Quoiqu'il en soit, tous ont pu apprécier la splendeur de la cérémonie, et il convient de remercier en particulier Mme Le Blanc et toute sa joyeuse équipe de choristes pour les cantiques si excellemment interprétés.

Dès le lendemain, les abbés s'en vont pour quelques jours de repos bien mérités, laissant le troupeau à la garde des bons bergers que sont M. l'abbé Delmotte et M. l'abbé Espi, entourés de notre redoutable équipe de frères, sans toutefois frère Emeric, lui aussi parti pour quelques jours dans sa famille, près de Besançon.

L'octave de Noël, premier jour de l'année civile, est célébrée également devant une assistance nombreuse, avec la présence des abbés Frizac et Lecomte, qui entourent à l'autel M. l'abbé Peron. La messe est chantée sans direction, en l'absence du chef de chœur, Mme le Blanc, et du grand frère Jean-François, parti avec les autres frères pour la Bourgogne afin de suivre la récol-

lection prêchée par M. l'abbé Monnier, ancien directeur de l'école Saint-Jean-Bosco, qui parle de notre saint patron du Prieuré : saint Joseph. Comme les confrères, eux, sont partis pour Gastines afin de suivre la retraite annuelle, ne restent à l'école que M. l'abbé Peron, tandis que M. l'abbé Espi s'occupe du troupeau tarnais, desservant la chapelle de la rue Mahuziès, à Castres.

Le premier trimestre du nouvel an ne sera pas de tout repos. Pour commencer, la maladie s'invite dans nos rangs et frappe, les uns après les autres, tous les membres de la communauté. Pas un seul qui ne soit passé à la trappe. Alors que certains sont encore convalescents, Monseigneur de Galarreta séjourne parmi nous, en vue de la cérémonie prochaine des confirmations. À table, on présente un plateau de nombreux et beaux fromages. « Monseigneur, dit M. l'abbé Delmotte, quand les confrères partent en vacances, ils reviennent toujours avec du fromage de leur région pour la communauté. C'est un peu un concours, si vous voulez. » Alors M. l'abbé Peron, toujours aussi chauvin, ajoute : « Et nous voyons bien qui le gagne ce concours, puisqu'il n'y a déjà plus de Saint-Nectaire ! » Mais le dernier mot sera pour M. l'abbé du Crest, qui ajoute sur un ton

un tantinet obséquieux : « Oui, mais c'est parce que nous, nous en avons gardé pour Monseigneur ! »

Le 14 janvier, Monseigneur confirme près d'une soixantaine de fidèles, de sept à soixante-dix-sept-ans. Nous constatons la présence de nombreux adultes, et il se dit par ci par là qu'il y a toute une brigade anti-criminalité confirmée... Quoiqu'il en soit, voilà tout un régiment de nouveaux soldats du Christ, prêts à lutter pour le Règne social de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que Dieu leur accorde la persévérance, gage de la victoire finale.

Dès le vendredi 20 janvier, la Compagnie de guides se réunit à Villarzel, chez Monsieur et Madame Lantelme, quand les scouts, eux, se retrouvent à Rocreuse, chez Monsieur et Madame de Loÿe. Les premières, installées sur les collines,

ont un peu souffert du froid, car le vent a soufflé dans la Malepère. Pendant la nuit, comme avait prévenu un papa venu déposer sa fille, une tente s'est envolée, et la pauvre patrouille a dû se réfugier chez les voisines. Les scouts, eux, à l'abri dans la plaine, ont pu s'égayer sous le beau soleil du midi. L'après-midi, les chefs avaient kidnappé deux petits scouts qu'ils avaient ensuite cachés « sous la protection de saint Antoine ». Dans les bois de Rocreuse, il y a en effet un ancien souterrain, aujourd'hui comblé, juste sous la niche dans lequel on peut vénérer la statue du saint franciscain. Cachés sous la trappe, les deux victimes ont pu enfin être délivrées par leurs camarades quand un costaud s'est rendu compte que le sol faisait un drôle de bruit en cet endroit... Que d'aventures à raconter à papa et maman le soir !



# LE SEIGNADOU HISTOIRE



ARTICLE N° 53

LES PERSÉCUTIONS

En l'an 309, la tétrarchie volait en éclat. Galère nommait Auguste son aide de camp Licinius, au même titre que son neveu Maximin Daïa. Le gouverneur d'Afrique se proclamait lui-même Empereur et faisait sécession. Malheureusement, ce désordre politique n'apporta aucune amélioration pour les sujets de Galère et Maximin Daïa. Une fureur sanguinaire et démoniaque s'étaient em-

parés de leurs esprits. Licinius, la créature de Galère, fit preuve d'un zèle obséquieux. Pour inaugurer son gouvernement, il condamna à la noyade un grand nombre de chrétiens.

N'allait-on jamais voir la fin de ces horreurs ? En bien des lieux de l'Empire, les païens eux-mêmes ne supportaient plus ce déluge d'horreur, qui, de surcroît, s'avérait parfaitement inutile,

puisque l'Eglise comptait toujours davantage d'adepte. Seuls quelques magistrats veules appliquèrent avec sadisme les ordres impériaux. On en trouva, comme en Palestine, pour interdire la sépulture aux martyrs. En pleine rue, les passants pouvaient croiser des membres déchiquetés par des charognards. Pour peu qu'un rapace laissât échapper quelque membre de sa gueule, on pouvait même s'en ramasser sur la tête.

Cette fureur démentielle était sans nulle doute inspirée par le Prince de ce monde, qui sentait la partie perdue. La délivrance de l'Eglise était proche. Le monstre Galère commençait à sentir les douleurs d'un cancer qui progresserait lentement, et lui ferait payer, au moins en partie, toutes les souffrances qu'il avait infligées aux disciples du Christ depuis huit années. Il eut d'abord recours aux médecins, dont les soins aggravèrent le mal. Il consulta ensuite l'Apollon de Milet, cet honnête devin qui lui avait permis, jadis, moyennant quelques gros sous, de convaincre Dioclétien de la perfidie des chrétiens. Le mal empira encore, et l'angoisse s'empara bientôt de l'Empereur. Se pouvait-il que le Dieu des chrétiens se vengea de lui ? Dans sa mentalité superstitieuse de païen, Galère le pensa, mais loin de concevoir le moindre repentir, il mit au point un édit dans lequel il s'exemptait presque de toute responsabilité, et où il prétendait n'avoir jamais agi que pour le bien de l'Empire : « Parmi toutes les mesures que nous n'avons cessé de prendre pour le bien et l'utilité de l'Etat, il en était une par laquelle nous voulions ramener l'univers aux lois anciennes et aux habitudes traditionnelles des Romains. Nous voulions surtout pourvoir à ce que les chrétiens, qui avaient abandonné la religion ancestrale, revinsent à de meilleurs usages. Leur folie, leur mauvaise volonté avait alors atteint un tel degré qu'ils ne respectaient même plus leur propre tradition, comme leurs fondateurs l'avaient instituée. Chacun se faisait ses propres lois au gré de ses caprices, et tenait en divers endroits des assemblées aux rites différents. Donc, après que nous eûmes commandé à chacun de revenir aux usages des Anciens, beaucoup obéirent par crainte, et beaucoup d'autres, qui n'obéirent pas, furent châtiés. Toutefois, la majorité persistait en son obstination. Nous constatons qu'ils ne rendaient pas aux dieux le culte et l'honneur qui leur sont dus, et qu'ils ne suivaient même pas les préceptes du Dieu des chrétiens. Dans ces conditions, et n'écou-

tant que notre extrême clémence et notre perpétuelle disposition à traiter doucement les hommes, nous avons cru devoir étendre à ces individus notre indulgence. Nous permettons aux chrétiens d'exister. Ils peuvent établir des assemblées, pourvu qu'ils ne fassent rien contre les lois. Nous informerons par une autre lettre les magistrats des instructions qu'ils devront suivre à l'avenir. En remerciement pour notre indulgence, les chrétiens devront prier leur dieu pour notre salut, pour celui de l'Etat et pour le leur, afin que partout la République prospère, et que tous, et eux aussi, puissent vivre en paix chez eux. »

Une telle hypocrisie n'apaisa pas la colère de Dieu, et Galère, après une longue et terrible agonie, disparut en mai 310. Licinius et Maximin Daïa, bon gré, mal gré, appliquèrent l'édit dans leurs états.

Soudain, alors que certains enduraient les fers depuis plus de six ans, les portes des prisons s'ouvrirent. On vit le cortège des confesseurs en sortir, ornés comme d'autant de parures de leurs blessures affreuses. On rendit à leurs familles ces filles et ces femmes qu'on avait condamnées au déshonneur dans des lieux de débauches. Elles étaient accueillies dans leurs familles comme des martyres d'un autre genre. Enfin on vit revenir dans leurs foyers les esclaves des mines. Ce supplice « ad metallas », était considéré comme le plus atroce martyr par sa longueur et le nombre des souffrances qu'enduraient les chrétiens. En outre, Galère, dans ce fameux « empressement à traiter avec douceur tous les hommes » avait ordonné qu'avant de les envoyer aux mines, les condamnés devaient avoir les jambes mutilées de façon à leur rendre le supplice plus horrible encore. Tous les yeux étaient rivés sur ces étranges cortèges, et tous se demandaient comment les hommes pouvaient en arriver à tant de cruautés, envers des individus qui n'avaient commis aucun crime, sinon celui de ne pas professer un culte idolâtre, auquel personne, d'ailleurs, ne croyait plus.

Immédiatement, les chrétiens se démenèrent pour reconstruire leurs lieux de culte rasés, et l'on en vit en peu de temps jaillir plus que ce qu'on avait pu détruire en huit ans. Incroyable mais vrai, après tant d'années de massacre et de tortures, l'Empire comptait bien plus de chrétiens qu'à l'avènement de la persécution.

## Être content de Dieu

par M. l'abbé Simoulin

Je vous l'avais promis, et donc voici quelques belles réflexions sur *Être content de Dieu*, glanées chez nos bons pères cisterciens. Il ne s'agit plus d'une fiction, mais de vérités très humaines et d'expériences vécues.

Saint Bernard, le premier, dans son 103<sup>ème</sup> sermon sur divers sujets, trace un itinéraire spirituel. Il passe en revue quatre degrés :

On commence par aimer sa propre âme ; on s'aime soi-même : on craint l'enfer, on désire le ciel.

Puis, on aime la justice, c'est-à-dire qu'on accomplit fidèlement son devoir ; on supporte les épreuves purifiantes que Dieu envoie pour expier ses péchés.

Au 3<sup>ème</sup> degré, on est ami de la Sagesse, qui dit maternellement : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » On s'efforce de plaire à Dieu, qu'Il soit content de ce que l'on est ou de ce que l'on fait.

Au 4<sup>ème</sup>, on est devenu sage ; c'est le dépassement de soi-même. Je n'agis plus pour que Dieu soit content de moi, mais parce que Dieu me plaît, ou que ce que je fais plaît à Dieu :

*Non ut Deo placeat  
Sed quia placet ei Deus.*

Ainsi faisait le bienheureux Pierre le Borgne, abbé d'Igny, puis de Clairvaux. Il répétait sans cesse : « Je suis heureux de Dieu ! » Ce thème est très voisin de ceux de *se reposer en Dieu, de faire la volonté de Dieu, de sérénité* à laquelle l'âme parvient. Précisément, dans ce sermon 103, Bernard évoque à la suite de cette gradation, au sommet de laquelle il y a le fait d'être content de Dieu, tous ces thèmes, comme en étant presque les synonymes : « *Quiconque en est arrivé là, peut chanter en toute confiance et sécurité ce cantique du sage : " En tout j'ai cherché le repos, etc. (Eccl. XXIV,11). " En effet, c'est avoir trouvé le repos en tout quand Dieu plait à celui qui n'a point appris à plier la volonté de Dieu à la sienne, mais la sienne à celle de Dieu. " Il s'arrêtera dans l'héritage du Seigneur, " ainsi que la promesse qui en est faite de la bouche même du Seigneur, quand il dit : " Je te donnerai la terre où tu dors (Gen. XXVIII, 13), " c'est-à-dire ce repos où tu es arrivé par ton travail et tes peines, je le rendrai*

*pour toi stable et perpétuel. S'il ajoute : " et à ta race, " on peut le comprendre en ce sens que non seulement cette tranquillité est assurée en cette vie et en l'autre à ton esprit, ô homme, mais encore la glorification de ta chair, à ta race, c'est-à-dire à tes œuvres. »*

Il est bien évident que lorsque Dieu est proche, il est facile d'être content de Lui ! Mais quand c'est l'impression contraire (et elle peut être terriblement forte quand la foi et l'espérance sont mises à l'épreuve), il y a alors un grand mérite à s'oublier, à passer du côté de Dieu, à se suffire de ce qu'Il soit Dieu, et que tout aille bien pour Lui.

Dans le *Gloria Patri* il n'est pas question de nous, et cette louange est toujours vraie, qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve... **Gilbert de Hoyland** a une parole consolante. Il s'adresse à des moniales : « Finalement, votre seul désir, c'est qu'Il vous plaise, Lui, toujours davantage (que vous Le trouviez toujours plus aimable). Vous ne pouvez pas Lui plaire davantage que quand Lui, Il vous plaît. »

Autrement dit :

*Il n'est jamais si content de vous  
Que quand vous êtes contentes de lui.*

Tout cela est beau et consolant, mais peu aisé à pratiquer ! Grâce à Dieu, un bon père nous livre alors un secret, qu'il nomme une pratique toute simple. Simple... ce qui ne signifie pas facile ! Mais écoutons son expérience !

« Étant novice, je me sentais tantôt en bonne forme spirituelle (au moins me semblait-il), et tantôt en beaucoup moins bonne forme. Tantôt Dieu me semblait proche, facile à aborder, comme un père, un ami, et tantôt lointain, froid, presque comme me boudant. Je vois encore l'endroit où, un jour, pendant le travail, je me suis arrêté pour me dire : Dieu ne change pas ; il n'est pas un jour en bons termes avec moi, et un autre jour mécontent sans motif spécial. Voici ce que je vais faire : quand cela ira bien, je me dirai : cela ne va pas mieux que quand cela va mal ; et quand cela ira mal, je me dirai : cela ne va pas plus mal que quand cela va bien. Allons-y ! Essayons !

Les premiers jours, les choses allant bien, il

ne m'était pas difficile de dire : cela ne va pas mieux que quand cela va mal. Mais, quand, quelques jours plus tard, le vent ayant changé, cela allait mal, je voulus tenir ma résolution et, non sans effort, je me dis : cela ne va pas plus mal que ces jours derniers ; Dieu n'a pas changé, et je ne vois rien de spécial de ma part qui aurait pu l'offenser. Cela me fut bénéfique ; mais surtout quand, un peu plus tard, de nouveau il me sembla que tout allait mieux, il me fut encore plus bénéfique et plus facile de me dire : cela ne va pas mieux que quand tout allait mal. Ma conviction devenait plus forte.

Cet exercice ayant été répété un certain nombre de fois, je m'aperçus, comme quelque chose d'expérimenté, que si Dieu ne changeait pas, moi non plus je ne changeais pas ; j'étais toujours, au fond, un « pauvre type » que Dieu aimait bien (progrès dans la connaissance de moi-même et de Dieu) ; j'éprouvais une grande stabilité qui me paraissait ressembler à l'éternité de Dieu.

Quel ne fut pas mon ravissement quand, un certain temps après, je tombai sur un passage de saint Bernard, où je trouvai ce phénomène parfaitement bien décrit, jusqu'à la mention de cette impression d'éternité : « *Que dans ta vie les choses aillent bien ou mal, tu seras une image de l'éternité. Tu resteras dans une constante, immuable et inébranlable égalité d'âme, bénissant le Seigneur en tout temps.* » (Cant. 21, 5).

Toute l'argumentation du saint reposait sur un verset de l'Écclésiastique ; « *Aux jours bons, ne sois pas oublieux des mauvais ; et aux mauvais, ne sois pas oublieux des bons* » (11,27). Plus tard je m'aperçus que, plus d'une fois, saint Bernard reprenait cette leçon du Sage.

Au fond, cette grâce était une lumière, une force que Dieu m'avait données pour dépasser mes impressions, une attache secrète à moi-même, pour passer de moi, du « moi » fluctuant, à Dieu qui ne change pas, à Dieu qui me considère toujours avec son amour fidèle, tout pauvre et pécheur que je sois.

Une expérience libératrice

Mais l'autre grâce fut beaucoup plus conséquente ; comme il me semble que de la rapporter peut être utile à plus d'un lecteur, qu'on me permette de l'exposer simplement. Les six derniers mois de mon noviciat furent durs. J'y ai éprouvé ce que jamais plus je n'ai éprouvé à ce point.

C'était le fait de vivre continuellement avec un compagnon absolument insupportable, et ce compagnon c'était moi-même. Partout je me retrouvais, jusque dans les bonnes actions, où j'avais fait de mon mieux pour agir avec pureté d'intention ; comme une voix qui me soufflait : « les autres vont penser que tu as été charitable, que tu as bien accepté cette humiliation ». Impossible de sortir de là. Quand j'allais me coucher le soir, je me disais : « Enfin, je vais être débarrassé de moi ! » Et au réveil, c'était toujours ce même homme insupportable que je retrouvais pour ne pas me lâcher tout au long du jour.

Vint la profession. Rien n'était changé. Puis, quelques jours après, le Père Godefroid Bélorgey, alors prieur de Scourmont, vint nous prêcher la retraite annuelle. C'était un ancien officier de cavalerie qui, à l'âge de trente ans s'était « converti », et s'était donné à Dieu de toute son ardeur. Il n'avait pas l'air très commode, mais quand il parlait de Dieu, dans ses instructions, on voyait son visage s'illuminer ; plus que de savants exposés, il livrait son expérience de moine, d'un homme qui vivait en présence de Dieu, qui pouvait dire en vérité : « Jésus au Saint Sacrement, la Sainte Trinité en nous, que nous fait le reste ? » Tout était ramené à un point : la présence de Dieu, d'un Dieu qui nous aime tendrement. Je buvais ses paroles. J'allai le voir. Voici, je crois, à peu près textuellement la conversation :

- *Mon Père, est-ce possible de s'oublier complètement, pour ne penser qu'à Dieu ?*

- *Pourquoi pas ?*

- *J'ai un peu peur de l'illusion...*

- *Je ne vois pas d'illusion là-dedans ; vous n'avez qu'à essayer !*

C'était terminé, et je m'en fus, mais avec une joie énorme : j'en aurais bien dansé dans le couloir ! Une libération fantastique : je l'ai maintenant mon secret ! Je ne veux plus m'occuper de moi-même, savoir ce que les autres pensent de moi, ce que je pense de moi, mais Dieu ! Dieu ! Dieu ! Lui, Beauté qui ne change pas, Bonté, Amour ! Cela chantait dans mon cœur ! »

Si j'osais, je corrigerais ce bon père, et j'imiterais saint Bernard, en m'exclamant : Jésus ! Jésus ! Jésus ! Lui, Beauté qui ne change pas, Bonté, Amour ! Et j'ajouterais encore : Joie !

